Berryer expliqua franchement le but de son voyage en Vendée, mais il refusa formellement de faire connaître ce qui s'était passé dans son entrevue avec la duchesse de Berry. Le lendemain, l'avocat général vint déclarer qu'il ne soutenait plus l'accusation : quelques minutes après, le chef du Jury apporta le verdict d'acquittement. De vives acclamations le saluèrent ; ces acclamations se prolongèrent au dehors. Toute la ville de Blois, sans distinction d'opinions, fit une ovation à Berryer.

Ici commence une nouvelle phase dans la carrière parlementaire de Berryer. Il restera fidèle à la royauté légitime, il n'hésitera pas à braver les flétrissures de la Chambre en allant porter en 1844 au Comte de Chambord, l'hommage de sa fidélité et de son dévoûment. Cette manifestation politique suscita l'une des plus formidables tempêtes dont l'histoire de nos séances parlementaires ait gardé le souvenir.

Berryer, blessé dans son honneur, jeta à la face de Guizot son voyage de Gand. C'est alors que celui-ci, poussé à bout par les interpellations de la gauche, déclara que les insultes n'arriveraient jamais à la hauteur de son dédain. C'était sublime d'orgueil. Ce n'était pas une réponse. Les paroles de l'orateur royaliste restèrent comme autant de flèches aiguës dans le flanc de Guizot.

Ce n'étaient pas les premières ; c'était pour attaquer la politique extérieure de ce ministre que Berryer avait prononcé sur la question d'Orient l'un de ses plus beaux discours et inauguré, pour ainsi dire, son rôle d'orateur *national*. Il s'agissait de la Convention des Détroits conclue en dehors de la France, contre l'honneur et les intérêts de la France.

Suivant l'expression de Cormenin, il se plonge, il s'absorbe dans la splendeur de la France et il en sort la tête couronnée de magnifiques rayons.

Dominé par ce noble sentiment, il n'hésite pas à rendre un solennel hommage au patriotisme, même un peu téméraire d'un adversaire politique. "Je vous honore, monsieur, dit-il à Thiers, parce que vous avez fait deux actes honorables en soutenant Ancône et en donnant votre démission. Quelque distance qui doive naturellement subsister entre nous deux, faites pour la France quelque chose d'utile et de grand, je vous applaudirai, parce qu'après tout, je suis né en France et que je veux rester Français. " Dans son patriotique enthousiasme,